

## L'âge de raison

Un matin de Pâques, c'est d'abord un ciel bleu piqueté de légers nuages, douces meringues blanches ; c'est un imperceptible souffle qui porte les odeurs du printemps à votre nez frémissant et fait ressurgir les images d'une enfance gourmande et malicieuse. Pierre, accoudé à la fenêtre de la vieille maison familiale, se revoit agenouillé sur la pelouse, humant le parfum de l'herbe fraîchement coupée, comme un lapereau excité découvrant le monde.

Indifférent aux taches vertes qu'il récolte sur son bermuda beige, le jeune enfant avance méthodiquement, à quatre pattes, le long des plantations justes écloses. Jacinthes, jonquilles et pensées, disposées artistiquement par son grand-père, ponctuent le jardin de leurs notes colorées. C'est à une quête quasi existentielle qu'il se livre ici : le vrai mystère de Pâques réside dans la soudaine apparition de chocolats dans les plates-bandes familiales. Il n'est pas idiot, il sait que les bébés ne poussent ni dans les choux ni dans les roses, que le chocolat est fabriqué par le pâtissier de la rue Saint Yves. Mais il lui faut bien admettre qu'un miracle très pascal fait surgir ces exquis confiseries dans des endroits incongrus.

Il a emprunté pour l'occasion le panier de fil métallique qui sert à la collecte des œufs du poulailler et il dépose, ravi, le produit de sa pêche sur un coin de la table de la cuisine : une myriade de petits œufs multicolores qu'il a repéré facilement au milieu des fleurs et des gravillons roses et gris du parterre de devant, puis une poulette en trichromie de chocolat blanc, au lait et noir, planquée sous les azalées, enfin une cloche aussi grosse que son ballon de foot, une merveille dont la seule vue le fait baver d'impatience.

L'odeur sucrée et cacaotée revient titiller en souvenir les papilles de l'adulte, qui s'entend demander d'une petite voix surgie du passé :

— Je peux en manger maintenant ?

Sa grand-mère, ne pouvant envisager un refus catégorique, lui concède de goûter deux petits œufs, pour le reste on verra au dessert ! Avec d'innombrables précautions, l'enfant sort les précieux bonbons de chocolat de leur papier brillant puis, d'un geste de prestidigitateur, les fait disparaître. Seule une lichette brune au coin de ses lèvres témoigne de leur passage.

Pierre contemple la pièce, aujourd'hui vide et froide de toute occupation, quand soudain, sous ses yeux, la cuisine se réveille comme sortie d'un sortilège ; elle frémit, fristouille, des plats en préparation en ce dimanche du lointain passé. Il observe sa mère occupée à ciseler du persil frais ; entre ses mains le grand couteau semble animé d'une vie trépidante, les jolies feuilles deviennent confettis, exhalant un parfum de jus vert. Puis elle s'attaque à un petit bulbe blanc, en quelques secondes le transforme en minuscules cubes à l'arôme aillé. En l'occurrence, elle n'est qu'un commis ; la maîtresse incontestée du lieu, jouant en solo de la batterie de cuisine comme une pro, dirige avec autorité les manœuvres en cours. C'est la grand-mère qui, tel un chef d'orchestre, a disposé autour d'elle outils et ingrédients en attente du top départ de la recette. Une sauteuse, assez large et pas trop creuse, du beurre demi-sel bien sûr – on est en Bretagne – et de la crème médaillée d'or, la meilleure du magasin, enfin sel et poivre, les deux fantassins constamment au garde à vous au droit de la cuisinière. Persil et ail, dans deux petits bols sont désormais posés à proximité. On n'attend plus que les stars de la recette que le grand-père est parti chercher dans l'arrière-cuisine.

Les murs de la salle à manger ont gardé l'empreinte fanée des jours heureux de son enfance, Pierre ferme les yeux et remonte une nouvelle fois le temps. Il a sept ans, l'âge de raison lui a-t-on dit, une occasion de monter en grade au sein de la famille. Il occupe fièrement, au bout de la table, la place face à son grand-père qui préside. Il regarde avec intérêt l'entrée que sa mère vient de poser dans son assiette. Au cœur d'une jolie

coquille blanche, trois îles nacrées nagent sur un petit lac de crème parsemé de flocons de persil. Un parfum combiné de beurre et d'ail flotte dans l'air, enrobant les coquilles marines d'une aura terrestre. Il tâte du bout de sa fourchette l'atoll breton, l'île s'enfonce puis refait surface, perdant au passage un petit morceau que la fourchette capte. L'enfant pose sur sa langue le précieux fragment et l'avale religieusement. Tous les regards sont tournés vers lui, interrogateurs.

— Mmm... c'est bon

Au grand sourire de Pierre, nouveau gastronome éclairé, fait écho la mine défaite de son père qui n'héritera plus de la délicieuse coquille Saint-Jacques autrefois dédaignée par son fils ; la roue a tourné.

Élisabeth Guélaën

## Une bande

Aujourd'hui, elle rend visite à ses vieux jouets entreposés au grenier. Elle ne peut s'en séparer. Les années ont filé. Elle a quitté l'enfance et ne se résout pas à croire qu'il s'agit d'un pays où l'on ne retourne jamais. À ses pieds, une malle en osier contient tous les livres illustrés qu'elle dévorait seule dans sa chambre. Enfant unique, l'ennui était le plus souvent son seul compagnon de jeu. Les rares fois où elle pouvait inviter l'un ou l'autre voisin, elle montait un spectacle de marionnettes qu'elle jouait derrière un petit théâtre, désormais, lui aussi rangé dans le grenier. Les personnages étaient à enfiler sur les doigts et l'on y retrouvait les rôles traditionnels du brigand et du gendarme.

Plus loin, deux trois peluches gisent aux côtés d'une grande poupée blonde dont elle coupa, un jour, les longs cheveux sous les yeux effarés de sa mère. Seul, un petit ourson manque à l'appel. Son préféré. Confident de tous les chagrins et complice des maladies infantiles, il avait triste mine. Le poil élimé, les oreilles et le museau sans cesse recousus, il termina sa course de doudou, dans une poubelle. Elle en voulut à sa mère pendant plusieurs années. Soudain, son pied heurte un petit seau jaune. Elle sourit avant de le ramasser, puis, songeuse, se remémore ce qui constitue un de ses meilleurs souvenirs d'enfance.

Ses parents avaient déménagé pour se rapprocher du lieu où travaillait son père. Elle dut changer d'école et se faire de nouveaux amis. Attirée par les jeux de trois gamins, elle souhaitait rejoindre leur tribu. Pour avoir le droit de partager leurs jeux, ils lui imposèrent de relever un défi. Elle ne pourrait faire partie de leur bande qu'à cette condition.

Elle s'entraîna pendant des mois. Pas un jour sans qu'elle ne fasse des exercices. Plusieurs fois par jour. Elle voulait être à la hauteur. L'enjeu était trop important. Elle souhaitait faire partie de leur groupe, mais aussi les impressionner. Elle n'avait pas le choix. Elle devait y arriver. Bientôt elle se sentit prête. Le grand jour arriva. Le matin, elle insista pour revêtir une de ses petites robes qu'elle délaissait d'habitude, au profit de jeans qu'elle estimait plus confortables. Elle invita les trois gamins à la suivre. Elle espérait, de tout son cœur, être adoubee par les trois comparses pour pouvoir enfin se joindre à eux. Tout se passa comme prévu ou presque. Bien sûr elle n'avait pas imaginé que la direction de l'école convoquerait ses parents pour leur expliquer que leur fille de sept ans avait entraîné des garçons dans les toilettes. Juste le temps de leur montrer de quoi elle était enfin capable. Deux mois qu'elle apprenait, chez elle, à viser le petit seau jaune. Deux mois qu'elle s'entraînait à faire pipi debout, comme un garçon, afin de faire partie de la bande des trois gamins de sa classe.

Michèle Peyrat

## Mémoires d'enfants

Mon grand-père nous a quittés il y a presque vingt ans. J'avais tout juste dix ans à l'époque, mais certains souvenirs sont toujours aussi clairs dans ma mémoire. Celui-ci est l'un de mes préférés.

Ma sœur, mon oncle, mon grand-père et moi étions attablés chez mes grands-parents. Je feuilletais leurs albums photos lorsque je découvris des photographies en noir et blanc d'enfants.

— Papy, c'est qui sur la photo ? demandai-je curieuse.

— Le petit garçon c'est moi. Et juste à côté c'est tatie Lucette.

— Mais tu étais tout petit ! m'exclamai-je. Tu allais à l'école comme moi ?

Mon grand-père se cala profondément dans sa chaise et commença à nous raconter son enfance. Nous étions tous tout ouïe face à ce qu'il nous racontait.

— Vous connaissez tous la maison du Mont-Lozère ? demanda-t-il.

Nous hochâmes la tête de concert.

— C'est la maison où j'ai grandi jusqu'à ce que je parte, à l'âge de vingt ans. L'école se trouvait en bas du village. Je n'avais donc pas beaucoup de chemin à parcourir le matin. Le soir, cependant, c'était une autre histoire. Dès que je sortais de l'école, je rentrais vite chez moi pour enfiler mes vêtements de ferme. Je devais avoir ton âge, je pense. Je montais en haut du Mont-Lozère chercher le troupeau de vaches de mon père et je le redescendais à l'étable avant la nuit. Je faisais ça du printemps à l'automne.

— Tu n'avais pas des devoirs à faire le soir ? demanda ma sœur.

— J'avais bien quelques leçons à apprendre mais je le faisais après le souper.

Je l'observais, des étoiles dans les yeux, avec mon regard d'enfant des années 2000. Lorsque je sortais de l'école, je filais tout droit chez moi prendre un goûter copieux et regarder la télévision. Je l'imaginai en tenue de berger, gravir les sentiers de montagnes. Je les connaissais assez bien. Tous les étés, nous allions sur le Mont-Lozère passer les vacances. La maison avait été construite sur un de ses versants et était entièrement entourée de prés en pente raide et de forêts.

— Lorsque je n'avais pas école, je passais la journée à surveiller les bêtes. Je m'installais à l'ombre d'un noisetier et je cassais les noisettes avec mes dents. Ça me faisait un très bon en-cas !

Je comprenais mieux la raison pour laquelle mon grand-père portait un dentier. J'avais entendu dire qu'il l'avait eu très jeune. Je l'avais déjà vu sans celui-ci et j'avais rigolé sans m'arrêter pendant des heures.

— Et comment vous faisiez pour aller à l'église ? Il n'y en a pas dans le village.

— Alors là, nous allions à pied au village voisin. Avec mes parents et mes sœurs, nous marchions pendant deux bonnes heures. Le pire, c'était pour la messe de Minuit, à Noël. Elle durait des heures et nous devions nous déplacer dans la neige, éclairée seulement par la Lune et des lampes.

— Personne n'avait de voiture ? demanda mon oncle.

— Non, tous les villageois étaient des petits paysans. Nous n'avions que les charrettes tirées par les ânes ou les bœufs. Même les tracteurs sont arrivés très tardivement.

J'écoutais, toujours autant émerveillée, les récits de mon grand-père. Sa voix grave et lente s'inscrivait au plus profond de mon être. Je tâchais de retenir chacun de ses mots. J'étais très jeune, mais, à ce moment-là, j'eus une merveilleuse idée. Je me promis de devenir écrivaine plus tard, pour raconter aux autres les récits de mon grand-père.

Aujourd'hui, j'ai bien grandi. Je ne suis toujours pas une autrice célèbre. Je n'ai même jamais rien publié. Malgré tout, autant que je le peux, je transmets la mémoire de mon grand-père afin que personne, moi la première, n'oublie les sentiers du Mont-Lozère foulés par ses pieds.

Raimon